



SEANCE DU 07 janvier 2014.
Restitution de l'intervention de :
Muriel Damon

Par l'équipe d'auditeurs : Barbara, Joëlle, Roland, André et Gilles

TITRE : Le « Mal » faute ou erreur (première partie)

Introduction :

Comme il se doit je vais commencer cette réflexion sur le plan de la culpabilité, la responsabilité par me justifier, c'est à dire pourquoi et cette justification me permettant en même temps de poser le problème.

Je vais commencer par définir l'erreur, ce sera mon point de départ, je l'ai déjà fait lorsqu'on a fait la table ronde, je reprendrai certaines choses que j'ai déjà dites, je les approfondirai, je les présenterai aussi autrement, pour certains d'entre vous il va y avoir répétition mais je n'ai pas trouvé le moyen de commencer autrement.

Donc l'erreur comme je l'ai déjà dit s'oppose à la vérité, ce qui signifie que faire une erreur c'est ne pas connaître la vérité, c'est passer à côté de la vérité et en fait ce qu'il faut bien noter c'est que l'erreur comme la vérité ce dit d'un jugement, d'une pensée c'est une affirmation d'une pensée, c'est toujours une pensée qui est vraie ou fautive, par conséquent il ne faut absolument pas confondre, la vérité ou la fausseté et la réalité, puisqu'en fait la réalité « est » c'est ce qui est, ce qui existe et la réalité en elle même n'est ni vraie ni fautive, elle « est ». Donc ce qui va être vrai ou faux, c'est la représentation de la vérité. On peut dire à partir de là que la vérité n'est pas une propriété des choses en elle même, c'est une propriété de notre jugement, de la pensée. Quand est ce que l'on va dire qu'un jugement est vrai ou faux ?

Je partirai de la définition la plus évidente de la vérité et en fait la définition la plus évidente de la vérité c'est la définition de la vérité comme correspondance, je reprends la formulation de Thomas d'Aquin qui note que la vérité est l'adéquation de l'esprit et des choses, l'adéquation de l'intellect et des choses, ce qui signifie que mon jugement par exemple « *il pleut* » est vrai si dans les faits il pleut, donc la vérité c'est une adéquation, c'est une correspondance et on peut dire que par opposition, l'erreur c'est l'absence de correspondance, donc on est dans l'erreur lorsque ce que l'on affirme ne correspond pas à la réalité. On pourrait faire l'objection suivante en disant que vérité et erreur ne se disent pas simplement du jugement puisque l'on dit bien en parlant d'un tableau qu'il est vrai ou qu'il est faux on parle d'un faux ou d'un vrai Vermeer, on a donc bien l'impression que la réalité elle même peut être vraie ou fautive. Pourquoi dit on qu'un tableau de Vermeer est vrai ou faux, c'est un faux parce qu'il est présenté comme réalisé par Vermeer alors qu'il n'a pas été peint par le peintre en question, donc ce qui est faux ce n'est pas le tableau en lui même, il est bien là, il existe, il est bien réel, ce qui est faux c'est qu'il provoque un jugement qui lui va être faux, lorsqu'on dit c'est un Vermeer, alors que ce n'est pas un Vermeer, notre jugement est faux.

Donc de la même façon qu'il ne faut pas confondre vérité et réalité, il ne faut pas non plus confondre la vérité et la véracité d'un côté et l'erreur avec le mensonge de l'autre, quand une personne ment, elle affirme la vérité d'une proposition, alors qu'elle pense que cette proposition est fautive, en fait le menteur n'est pas dans l'erreur, le menteur ne se trompe pas, il ment mais il ne pense pas qu'il se trompe, donc on pourrait dire que si le menteur se trompe, si le menteur dit la

vérité en croyant mentir, il ne le sait pas.

Après tout on pourrait imaginer ce cas de figure où il pense mentir alors que sans le savoir il dit la vérité, donc en fait quand le menteur ne se trompe pas, son intention est de tromper et on peut dire que c'est ce qui va distinguer totalement le mensonge de l'erreur puisque celui qui est dans l'erreur n'a pas l'intention de tromper ou de se tromper, on peut dire que celui qui est dans l'erreur, il s'égare, il se trompe parce qu'il s'égare, il n'a pas l'intention de tromper et on retrouve là l'étymologie du mot erreur qui vient de « *errare* » qui a donné aussi le mot errer en français et qui veut dire aller de ci de là, prendre une mauvaise direction, un mauvais chemin, on a là une caractéristique très importante de l'erreur, c'est que l'erreur est inconsciente d'elle même, être dans l'erreur c'est ne pas savoir qu'on y est, à partir du moment où l'on prend conscience de l'erreur, l'erreur se dissipe et si on sous entend qu'un individu a, de façon opaque, conscience de son erreur, à ce moment là on parlera plutôt de mauvaise foi, il se ment à lui même il se trompe avec la conscience de se tromper lui même. Cette idée que l'erreur est inconsciente d'elle même, conduit à distinguer l'erreur de l'ignorance. Prendre conscience de l'erreur c'est prendre conscience de son ignorance, quand on est dans l'erreur, justement, on croyait savoir alors qu'on ne sait pas, ce qui signifie que prendre conscience de son erreur c'est prendre conscience de son faux savoir, on peut dire à partir de là que l'erreur c'est une ignorance qui s'ignore, mais précisément quand je sais que je ne sais pas, je ne me trompe plus, je ne suis absolument plus dans l'erreur et l'on peut même dire et c'est notre grand maître à tous Socrate qui l'a bien compris, on peut dire que la prise de conscience de l'ignorance c'est essentiel et que peut être prendre conscience de son ignorance, c'est ce que l'on peut faire de mieux et ce serait tout simplement ça qui conduirait à la sagesse, ça conduirait à la sagesse, prendre conscience de son ignorance, tout simplement parce que en prenant conscience de l'étendu de son ignorance on devient beaucoup plus réfléchi et si on arrive à prendre conscience de l'étendu de son ignorance on a réfléchi, on est sage, il me semble que la sagesse c'est ça, être réfléchi en réfléchissant.

On peut dire que l'ignorance consciente d'elle même n'est absolument pas une erreur. D'autre part il faut distinguer l'erreur de l'illusion, car ce qui caractérise l'illusion c'est qu'elle persiste lorsqu'on en prend conscience, l'illusion renvoie d'abord à l'illusion des sens, l'illusion de la description est justement ce qui caractérise l'illusion des sens c'est qu'elle persiste même quand on a conscience de l'illusion, on a beau savoir que le soleil n'est pas plus petit quand il est au zénith que lorsqu'il est à l'horizon et bien on continuera à le voir plus gros à l'horizon qu'au zénith, ce qui signifie que la conscience de l'illusion ne dissipe pas l'illusion, elle dissipe l'erreur mais ne dissipe pas l'illusion. Si on peut la dissiper dans le cas d'autres illusions, dissiper l'illusion c'est quelque chose de toujours très difficile, quelque chose de douloureux et donc la on a l'idée que les illusions qui ne viennent pas des sens sont des illusions qui s'enracinent dans le désir de s'illusionner et que dans ce cas l'erreur est motivée par le désir, c'est particulièrement net concernant certaines évolutions. Si on prend justement la théorie de l'évolution des espèces largement confirmée par l'expérience et le savoir et bien malgré tout on peut dire que le créationnisme persiste et ne se dissipe pas, on voit ici que le désir de voir certaines choses permet de maintenir la croyance alors que cette croyance est en contradiction avec le savoir.

Le désir peut venir de ne pas remettre en question une vérité présentée comme révélée, de maintenir la tradition, du désir d'affirmer ses origines, de l'amour qu'on a pour ses éducateurs, sa culture, plein de causes possibles, toujours est-il qu'il y a là une erreur qui persiste parce qu'on désire se maintenir dans l'illusion. On peut dire à partir de là que l'illusion suppose une erreur, mais pas forcément, et qu'il est bien évident que toute erreur n'est pas une illusion. On peut dire également que, quand on parle d'erreur, on se contente d'une certaine façon de signifier que l'énoncer n'est pas en adéquation avec le réel, par contre quand on parle d'illusion on ne caractérise pas simplement l'énoncer, on va plus loin, on qualifie le sujet qui est dans l'énoncer et justement on désigne ce sujet comme un objet du désir qui désire se bercer d'illusion. Donc le concept d'erreur en lui même ne comporte pas cette référence à la subjectivité et à la psychologie du sujet jugeant, c'est aussi pour cette raison et d'autres raisons, qu'il faut distinguer apparemment l'erreur de la faute, quel que soit le sens du mot faute.

Je passe maintenant à l'analyse de la faute, cette idée de faute a plusieurs sens, un sens large qui est le suivant : une faute est un manquement à une règle ou plus précisément un manquement à une norme, c'est dans ce sens large que l'on va parler de faute de goût, celui qui fait une faute de goût c'est celui qui a dérogé à la règle du bon goût qui voudrais par exemple qu'on ne mélange pas le rouge et le rose, le louis XV et le Louis XVI etc... Règle qui d'ailleurs aujourd'hui au contraire mélange les styles, on ne parle forcément que de faute de goût, on évoque des fautes de calculs d'orthographes, et si on emploie le mot faute, ce n'est pas comme synonyme d'erreur, on peut bien dire qu'il s'agit là d'une faute, mettre par exemple deux « l » au verbe vouloir, ça c'est faire une erreur mais c'est aussi commettre une faute, c'est à dire que l'on ne peut pas simplement qualifier l'erreur d'orthographe mais on va aussi qualifier le sujet et son état d'esprit, en ce qui concerne le goût et bien celui qui commet une faute de goût c'est aussi une faute parce qu'on va désigner la vulgarité de celui qui commet la faute de goût, la faute d'orthographe, de calcul, on va vouloir par le mot « *faute* » signifier qu'il y a eu une inattention une négligence, donc il y a bien là une faute, dans ce mot faute comme dans le mot illusion on met l'accent sur le sujet et sa responsabilité, pas seulement sur son erreur, on peut dire que cette caractéristique de la faute est encore plus nette lorsque l'on parle de la faute au sens strict et la faute au sens strict c'est la transgression d'une loi morale sauf que l'on voit bien ici que la faute n'est pas du tout pensée comme une erreur puisque la faute est une transgression et qui dit transgression dit justement qu'on commet la faute en connaissant la règle, qu'on avait une connaissance de la loi morale mais que néanmoins on a transgressé cette loi, et qu'on a pu la transgresser que parce qu'on la connaissait. La faute en fait suppose qu'on se détourne du droit chemin, qu'on se détourne du bien, on est pas ici dans l'errance comme dans l'erreur, on est au contraire dans la volonté de prendre un mauvais chemin, ça suppose que le bon chemin a été rejeté, il était connu mais n'a pas été emprunté, donc l'erreur suppose toujours une ignorance alors que la faute non, au contraire, la faute suppose la conscience du bien et du mal, l'erreur est du côté de l'inconscience de la faute qu'on commet alors que la faute au contraire est du côté de la conscience, ce qui signifie que l'erreur est involontaire alors que la faute est par définition délibérée.

Ça veut dire que celui qui commet une faute est une personne qui n'est pas innocente, la personne qui commet une faute est sortie de l'innocence au double sens du mot, cette personne connaît le bien et le mal, donc elle n'est plus innocente au sens où l'on dit qu'un bébé est innocent, qu'un animal est innocent, celui qui commet une faute est sorti de l'innocence puisqu'il connaît la règle et qu'il a néanmoins transgressé cette règle, il est donc coupable d'avoir mal agi, on voit bien que l'idée de faute entraîne une idée de culpabilité, parce que il y a connaissance et donc l'idée de responsabilité.

Ici la responsabilité dans la faute est morale avant d'être juridique, la responsabilité est pensée comme morale et d'ailleurs on fonde la responsabilité juridique sur la responsabilité morale, celle-ci est à la fois une obligation et une capacité, la responsabilité morale c'est l'obligation de répondre de ses actes, d'en assumer les conséquences puisque justement on a agi en toute conscience mais la responsabilité n'est pas simplement une obligation, c'est aussi une capacité, l'homme est justement capable de répondre de ses actes car il sait ce qu'il fait, il a le pouvoir de suivre le droit chemin de ne pas s'en détourner de résister à d'éventuelles tentations qui le détourneraient du droit chemin. Ce pouvoir de résister (on peut dire non) est à la racine même de la responsabilité et l'on retrouve là le vieux sens du mot responsable, est responsable ce qui est capable de résister, c'est pour cela que d'un point de vue juridique, dans le droit Français aujourd'hui, lorsqu'on est victime d'une personne qui n'a absolument pas été capable de résister parce qu'elle avait perdu son jugement, elle est pensée comme quelqu'un d'irresponsable, on voit bien ici que l'idée de résistance n'a de sens que par rapport à la conscience de ce que l'on doit faire, s'il n'y a pas conscience de ce que l'on doit faire, il n'y a pas de possibilité de responsabilité. On voit ici que l'idée de faute présuppose que les hommes agissent mal en le sachant, que les hommes font le choix du mal.

Pour en revenir à mon propos qui est de me justifier, on comprend bien là le passage de l'idée de « *faute* » à l'idée de « *mal* ». Mais pourquoi passer à la question le mal faute ou erreur ?

Parce qu'après ce que je viens de dire on pourrait penser que le « *mal* » du moins celui que l'on connaît est nécessairement une faute à partir du moment où l'auteur est conscient de ce qu'il fait, conscient de la règle et à partir du moment où il est en mesure de juger ce qu'il fait, mais il faut bien voir qu'affirmer cela c'est affirmer que l'homme puisse vouloir le « *mal* », ça semble aller de soi, on a bien fait soi-même l'expérience du mal que l'on a pu faire ou subir et cette expérience là c'est bien d'avoir conscience du mal agir, de ne pas faire ce que l'on doit faire, c'est d'ailleurs pour ça qu'on va se sentir coupable, on va parfois porter cette culpabilité comme une croix, parfois essayer de l'oublier mais malgré tout cette culpabilité est bien présente, on en a conscience. On peut dire alors qu'il y aurait dans l'homme ce que l'on appelle une volonté perverse, c'est à dire une volonté faisant le choix du « *mal* » et même se réjouissant parfois du mal qui est fait, on en fait l'expérience quotidienne il me semble dans les petites méchancetés de tous les jours, le petit sourire qu'une personne a lorsqu'elle énonce une parole blessante ou le petit regard qui se met à briller qui échappe à la personne malveillante, on voit bien qu'il y a une certaine jubilation, évidemment c'est encore plus manifeste dans les massacres les plus odieux, et cette jouissance à faire le mal a été décrite largement entre autre par Sade qui en a fait l'apologie, je vais vous lire un extrait de « *la philosophie dans le boudoir* » publiée en 1795, l'ouvrage est sous titré « *les instituteurs immoraux* » qui ont la lourde charge d'enseigner et d'introduire en poésie toutes les pratiques perverses et Dolmancé qui fait parti de ces instituteurs immoraux dit la chose suivante : « *Ne divisons pas cette portion de sensibilité que nous avons reçu de la nature c'est l'anéantir que de l'étendre, que me font à moi les maux des autres, n'ai je donc point assez des miens sans aller m'affliger de ceux qui me sont étrangers, que le foyer de cette sensibilité n'annule jamais que nos plaisirs, soyons sensibles à tout ce qui les flatte, absolument inflexible sur tout le reste, il résulte de cet état de l'âme une sorte de cruauté qui n'est quelquefois pas sans délice, on ne peut pas toujours faire le mal, privé du plaisir qu'il donne et qui donne néanmoins cette sensation par la petite méchanceté piquante de ne jamais faire le bien* », et Eugénie vite formée devant Sade qui s'écrit : « *Ah Dieu comme vos leçons m'enflamment je crois qu'on me tuerait plutôt maintenant que de me faire faire une bonne action* ».

Tout ça pour dire que la volonté de la figure emblématique du pervers, c'est la figure du diable qui étymologiquement est celui qui détruit, qui est l'esprit du « *mal* », le diable qui pour les chrétiens est plus que cela, ce n'est pas simplement la créature qui détruit, c'est un ange, une créature de Dieu, un ange proche de Dieu, parfaitement éclairé par Dieu et par le bien, un ange qui existait dans la lumière de Dieu et qui s'est détourné, qui a choisi délibérément le « *mal* », les ténèbres et c'est ce que l'homme souvent semble être, mais tout de même c'est quand même curieux, peut on choisir délibérément les ténèbres, comment peut on vouloir le « *mal* » quand on connaît le bien, ce qui semble aller de soi est finalement beaucoup plus problématique qu'il n'y paraît, si on se penche plus précisément sur la notion de volonté, penser que l'on va vouloir le « *mal* » devient très difficile, vouloir c'est se projeter délibérément, consciemment vers ses fins, c'est à dire que vouloir c'est se donner un but et agir en conséquence. Ça suppose que la volonté est la raison, si je veux ce n'est pas que simplement je suis un animal déterminé par des pulsions, si je veux c'est que je suis un être capable de penser, capable de fixer des objectifs, de réfléchir, par ma volonté j'échappe au déterminisme et je deviens un être capable d'agir en fonction de ce que je pense, d'agir en fonction de ce que j'ai pensé, donc la volonté suppose la résistance, un être capable de vouloir, c'est un être qui est doué de raison, c'est un être capable de réfléchir et c'est là que l'on voit que la volonté perverse de celui qui veut le « *mal* » apparaît comme une contradiction, comment un être capable de vouloir et donc doté de raison, capable de réfléchir, d'avoir conscience du bien, comment un tel être pourrait-il volontairement se détourner du bien, parce que d'une certaine façon, vouloir se détourner volontairement du bien, c'est se nier soi-même et c'est pour cela qu'il semble difficile de ne pas penser la volonté comme quelque chose qui nous incline au bien, et pourtant on voit bien que souvent l'homme incline de l'autre côté, et alors comprendre que l'homme puisse être méchant.

Devant cette difficulté à penser d'une volonté qui veut le mal, et bien on a dû penser que justement

le choix du mal ne viendrait pas de la perversité de la volonté mais de quelque chose qui dépossède la volonté de son pouvoir, si l'individu fait le choix du mal c'est parce que justement la volonté n'est plus elle-même, elle a perdu son pouvoir de nous incliner au bien, qu'est ce qui pourrait déposséder la volonté de son pouvoir, et bien le diable, il y a aussi l'inconscient, il y a aussi le déterminisme social, à partir du XIX^{ème} siècle on a bien été enclin à penser qu'il était la cause majeure du « *mal* », il y a aussi pourrait-on dire les passions et finalement ce qui conduit un individu à choisir le mal n'est pas sa volonté elle-même qui dépossède sa volonté de son pouvoir, on peut dire alors que l'individu ne fait plus délibérément le choix du mal puisqu'il est dépossédé du pouvoir de sa volonté, donc il ne serait plus responsable et nos fautes ne seraient plus véritablement des fautes, mais alors ne seraient-elles pas des erreurs, erreurs dues à l'aveuglement de la raison, aveuglée par des passions, la misère, la souffrance et c'est tout cela qui conduirait à l'errance de la volonté.

Première partie dans laquelle il faut bien admettre que les méchants n'en sont pas, c'est à dire qu'ils sont méchants par ignorance, par aliénation, et on voit bien qu'on a tendance à se révolter contre cette idée, on entend bien qu'il faut punir ces méchants, ils sont méchants par nature donc ils méritent une punition, ça ne va pas non plus car si les méchants sont méchants par nature, ils ne font pas le choix du mal, ils sont déterminés à faire le mal, donc on ne peut pas dire qu'il y a là aussi une volonté de faire du mal. Le méchant par nature, par ignorance, par aliénation, s'il ne l'est pas par volonté, à ce moment là il n'est pas véritablement méchant et n'a pas commis de faute. On pourrait d'ailleurs se demander pourquoi on a souvent tant de mal à admettre une chose pareille, pourquoi finalement voulons nous punir les méchants ou pour reprendre un simple problème, commettre une faute c'est mal agir, c'est connaître une règle morale en conscience et que l'on pourrait ne pas transgresser, mais la question qui se pose c'est, pouvait on réellement ne pas transgresser la règle et notre erreur n'était-elle pas en réalité une faute.

Première partie dans laquelle je vais parler justement des rapports et de la responsabilité du mal, je vais penser le mal commis par les hommes comme un mal dont ils sont responsables, je vais suivre le plan suivant :

- Je vais d'abord faire une analyse de ce que l'on peut appeler le scandale du mal.
- En suite dans un deuxième temps je montrerai comment on a cherché à rendre intelligible le mal par la notion de pêcher, puis comment on a essayé également de le penser en tant que faute morale indépendamment de toute considération religieuse.
- Et dans un dernier temps, je ferais une analyse critique de ces positions.

Ce sera la première partie et dans la deuxième partie de ce cours, je montrerai comment on peut interpréter le mal commis, non pas comme une faute mais comme une erreur, je montrerai également le caractère problématique de ces positions.

Le scandale du « *mal* », le mal c'est un fait incontestable, on fait soi-même l'expérience du mal, que l'on commet ou que l'on subit. Kant, par exemple, fait ce constat du mal, il commence son ouvrage intitulé « *La religion dans les limites de la simple raison* » qu'il a publié en 1794, il commence en disant « *Que le monde est mauvais c'est la une plainte aussi ancienne que l'histoire et même que la poésie la plus vieille encore bien plus aussi ancienne que le plus vieux de tous les poèmes, la religion du rêve* » et lorsqu'il commence un autre ouvrage il constate toujours ce mal, le titre est « *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique* » publié en 1784 et Kant écrit : « *on ne peut se défendre d'une certaine colère quand on voit leurs faits et gestes occuper la grande scène du monde et à côté de la sagesse qui apparaît ça et là pour quelques individus, on trouve bien en fin de compte, que tout dans l'ensemble découle de la folie, de la vanités puériles, souvent aussi d'une méchanceté et d'une soif de destruction haineuse, si bien qu'à la fin on ne sait plus quelle idée on doit se faire de notre espèce si infatuée de ses supériorités* », donc constat du mal qui débute par la réflexion de Kant sur une religion ou sur une histoire....., on peut dire que le mal sous toutes ses formes ; les guerres, le mensonge, la torture, la diffamation etc... bref et la souffrance accompagne notre existence et qui sont telles que parfois il n'y a même pas de mot pour dire l'horreur.

On peut dire qu'il y a une grande diversité des maux et parmi ces diversités on peut quand même faire quelques distinctions d'une part sur ce que l'on appelle le mal moral dont j'ai parlé jusqu'à présent et dont je parlerai ici principalement, et ce mal moral donc c'est l'ensemble de fautes morales que l'on peut considérer pour l'instant comme des fautes commises par les hommes, mais ce mal moral n'est pas le seul, il y a également celui que l'on peut appeler le mal physique, qui renvoie à toutes les souffrances, les douleurs subies par les hommes et qui ne viennent pas des hommes mais qui viennent de la nature, souffrances liées à la maladie, la mort et aussi à catastrophes naturelles etc...

Et puis il y a le mal que l'on peut appeler le mal métaphysique qui lui n'est pas de l'ordre du concret, il est déjà une interprétation, ce que l'on appelle le mal métaphysique, ce serait ce mal qui fait parti de la nature des choses et qui serait un élément nécessaire au tout, comme on peut penser que la mort est un élément nécessaire de la vie. D'autre part concernant le mal, il faut bien faire la distinction entre d'une part le mal commis et d'autre part celui qui est subit, qu'il vienne de la nature ou qu'il vienne de l'autre. Dans notre vie multiplicité et omniprésence des différentes formes du mal, mais comment comprendre la présence du mal toujours multiple et omniprésent. L'homme qui subit toutes ces souffrances ou simplement les constate, ne peut pas s'empêcher de se poser la question mais pourquoi toutes ces souffrances que la nature inflige à l'homme et que l'homme inflige à l'autre et ce pourquoi cherche une justification.

Grande question, peut-on justifier le mal, il apparaît comme injustifiable mais on peut néanmoins chercher à comprendre à chercher une justification, cette recherche de la justification du mal est en même temps une idée que l'on ne va peut être pas arriver à justifier tel que le scandale du mal et bien c'est ce que présente le récit des souffrances de Job dans l'ancien testament.

Donc Job est un serviteur fidèle de Dieu, qui craint Dieu, qui se détourne du mal, qui honore Dieu et Job devient une victime innocente, les maux s'abattent sur lui et c'est pour ça que Job peut sembler être la figure de la victime innocente du mal subit absolument injustifiable. C'est à travers cette figure là de la souffrance injustifiable que justement l'ancien testament va chercher une justification du mal.

Chapitre 1

1 Il y avait dans le pays d'Uts un homme qui s'appelait Job.

Et cet homme était intègre et droit ; il craignait Dieu, et se détournait du mal.

2 Il lui naquit sept fils et trois filles.

3 Il possédait sept mille brebis, trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs, cinq cents ânesses, et un très grand nombre de serviteurs.

Et cet homme était le plus considérable de tous les fils de l'Orient.

4 Ses fils allaient les uns chez les autres et donnaient tour à tour un festin, et ils invitaient leurs trois sœurs à manger et à boire avec eux.

5 Et quand les jours de festin étaient passés, Job appelait et sanctifiait ses fils, puis il se levait de bon matin et offrait pour chacun d'eux un holocauste ; car Job disait :

Peut-être mes fils ont-ils péché et ont-ils offensé Dieu dans leur cœur.

C'est ainsi que Job avait coutume d'agir.

6 Or, les fils de Dieu vinrent un jour se présenter devant l'Éternel, et Satan vint aussi au milieu d'eux.

7 L'Éternel dit à Satan :

D'où viens-tu ?

Et Satan répondit à l'Éternel :

De parcourir la terre et de m'y promener.

8 L'Éternel dit à Satan :

As-tu remarqué mon serviteur Job ?

Il n'y a personne comme lui sur la terre ; c'est un homme intègre et droit, craignant Dieu, et se détournant du mal.

9 Et Satan répondit à l'Éternel :

Est-ce d'une manière désintéressée que Job craint Dieu ?

10 Ne l'as-tu pas protégé, lui, sa maison, et tout ce qui est à lui ?
Tu as béni l'œuvre de ses mains, et ses troupeaux couvrent le pays.
11 Mais étends ta main, touche à tout ce qui lui appartient, et je suis sûr qu'il te maudit en face.
12 L'Éternel dit à Satan :
Voici, tout ce qui lui appartient, je te le livre ; seulement, ne porte pas la main sur lui.
Et Satan se retira de devant la face de l'Éternel.
13 Un jour que les fils et les filles de Job mangeaient et buvaient du vin dans la maison de leur frère aîné,
14 il arriva auprès de Job un messager qui dit :
Les bœufs labouraient et les ânesses paissaient à côté d'eux ;
15 des Sabéens se sont jetés dessus, les ont enlevés, et ont passé les serviteurs au fil de l'épée.
Et je me suis échappé moi seul, pour t'en apporter la nouvelle.
16 Il parlait encore, lorsqu'un autre vint et dit :
Le feu de Dieu est tombé du ciel, a embrasé les brebis et les serviteurs, et les a consumés.
Et je me suis échappé moi seul, pour t'en apporter la nouvelle.
17 Il parlait encore, lorsqu'un autre vint et dit :
Des Chaldéens, formés en trois bandes, se sont jetés sur les chameaux, les ont enlevés, et ont passé les serviteurs au fil de l'épée.
Et je me suis échappé moi seul, pour t'en apporter la nouvelle.
18 Il parlait encore, lorsqu'un autre vint et dit :
Tes fils et tes filles mangeaient et buvaient du vin dans la maison de leur frère aîné ;
19 et voici, un grand vent est venu de l'autre côté du désert, et a frappé contre les quatre coins de la maison ; elle s'est écroulée sur les jeunes gens, et ils sont morts.
Et je me suis échappé moi seul, pour t'en apporter la nouvelle.
20 Alors Job se leva, déchira son manteau, et se rasa la tête ; puis, se jetant par terre, il se prosterna,
21 et dit :
Je suis sorti nu du sein de ma mère, et nu je retournerai dans le sein de la terre.
L'Éternel a donné, et l'Éternel a ôté ; que le nom de l'Éternel soit béni !
22 En tout cela, Job ne pécha point et n'attribua rien d'injuste à Dieu.

Chapitre 2

1 Or, les fils de Dieu vinrent un jour se présenter devant l'Éternel, et Satan vint aussi au milieu d'eux se présenter devant l'Éternel.
2 L'Éternel dit à Satan :
D'où viens-tu ?
Et Satan répondit à l'Éternel :
De parcourir la terre et de m'y promener.
3 L'Éternel dit à Satan :
As-tu remarqué mon serviteur Job ?
Il n'y a personne comme lui sur la terre ; c'est un homme intègre et droit, craignant Dieu, et se détournant du mal.
Il demeure ferme dans son intégrité, et tu m'excites à le perdre sans motif.
4 Et Satan répondit à l'Éternel :
Peau pour peau !
Tout ce que possède un homme, il le donne pour sa vie.
5 Mais étends ta main, touche à ses os et à sa chair, et je suis sûr qu'il te maudit en face.
6 L'Éternel dit à Satan :
Voici, je te le livre : seulement, épargne sa vie.
7 Et Satan se retira de devant la face de l'Éternel.
Puis il frappa Job d'un ulcère malin, depuis la plante du pied jusqu'au sommet de la tête.

8 Et Job prit un tesson pour se gratter et s'assit sur la cendre.
 9 Sa femme lui dit :
*Tu demeures ferme dans ton intégrité !
 Maudis Dieu, et meurs !*
 10 Mais Job lui répondit :
*Tu parles comme une femme insensée.
 Quoi !
 Nous recevons de Dieu le bien, et nous ne recevrons pas aussi le mal !
 En tout cela Job ne pécha point par ses lèvres.*
 11 Trois amis de Job, Élip haz de Théma n, Bildad de Schuach, et Tsophar de Naama,
 apprirent tous les malheurs qui lui étaient arrivés.
 Ils se concertèrent et partirent de chez eux pour aller le plaindre et le consoler !
 Etc.....

On voit que ce récit des souffrances de Job pose vraiment le problème de la justification du mal et on voit que dans ce texte, le mal qui à la fois vient de la nature mais aussi le mal qui vient de l'homme, donc le mal sous toutes ses formes, que le mal est justifié, plusieurs justifications sont données, la première que j'ai vue c'est qu'en fait la souffrance de Job est une mise à l'épreuve de sa foi dont il sortira grandi et il y a ici l'idée que la souffrance peut être l'occasion d'une rédemption et que même la souffrance qui paraît la plus injustifiée peut l'être mais on trouve également dans ce texte d'autres justifications, les amis de Job qui viennent le voir pour le reconforter affirmant que Dieu est juste et bon, parce que c'est ça le problème, ses amis disent que s'il souffre autant c'est parce qu'il a pêché et que donc ses souffrances et ses malheurs seraient un juste châ timent, Job serait un pêcheur ayant mérité sa punition, donc on trouve cette idée dans la bible c'est que si le mal est infligée à l'homme c'est que l'homme a pêché. Donc ici ce n'est pas la cause du mal de Job, car Job est parfait, il n'est pas un pêcheur, mais on voit bien qu'il y a une justification possible des malheurs de l'homme et du « mal ».

Et pour finir, à la fin du livre de Job, Dieu s'adresse à Job et ses amis et Il fait comprendre justement à Job qu'il n'est pas Dieu et que les voix de Dieu sont impénétrables et que même quand on ne peut pas justifier le mal comme une épreuve ni à partir de nos pêchés, de toute façon ce mal a une justification.

Job après avoir compris ce que Dieu lui a dit répond cela « *et Job répondit à l'éternel et dit, je sais que tu peux tout et qu'aucun dessein n'est trop difficile pour toi qui est celui ci qui sans connaissance voit le conseil j'ai donc parlé et sans comprendre de choses trop merveilleuses pour moi que je ne connaissais pas, écoute je te prie et je parlerai, je t'interrogerai et toi instruit moi, mon oreille avait entendu parler de toi, maintenant mon œil t'a vu, c'est pourquoi j'ai horreur de moi et je me repends dans la poussière et dans la cendre* ».

Donc ici Job comprend sa petitesse par rapport à Dieu et il comprend que finalement il n'est pas à même de comprendre toutes les justifications du mal et il comprend même qu'il n'a pas à demander de justification, demander une justification c'est déjà un pêché, il y a donc là l'idée qu'il faut accepter et avoir confiance, c'est ça la foi, se fier, accepter qu'il y a une justification même lorsqu'on en voit aucune, parce que Dieu est bon.

L'ancien testament nous dit que le mal se justifie et les théodicées ont entrepris cette justification du mal avec un double objectif d'une part de justifier le mal et par la même démontrer la bonté et la toute puissance de Dieu avec le mal. Il y a un problème c'est que le mal peut être, pas sous toutes ses formes, mais il me semble bien qu'il y a des maux totalement injustifiables dans le sens que l'on ne peut pas rendre justes, injustifiables c'est à dire non pas dans le sens incompréhensible, mais dans le sens où on ne peut pas en faire quelque chose de juste qui a une raison d'être qui seraient le moyen d'un bien, et il me semble qu'il y a un scandale du mal et que cette idée qu'il y a un scandale du mal, est une idée très forte à partir du XX^{ème} siècle avec une conscience aigüe de ce scandale du mal, liée à plusieurs choses, d'abord naturellement aux crimes du XX^{ème} siècle, dont les crimes nazis, les crimes des sociétés de régime communiste, donc l'ampleur des crimes commis au XX^{ème} siècle, face à tout cela, la connaissance de tout ce qui s'est produit il y a là dans

l'idée qu'il s'est produit quelque chose qu'il est absolument impossible de justifier et cette autre idée que finalement justifier le mal, c'est le considérer comme un moyen, le considérer comme le moyen d'un bien, c'est d'une certaine façon méconnaître la radicalité du mal et on s'est rendu compte que cette justification du mal elle ouvre pleinement la porte au mal c'est à dire qu'à partir du moment où on considère le mal comme le moyen d'une révolte, on justifie à ce moment là tous les moyens, donc ne pas vouloir justifier le mal ne veut pas dire qu'on ne peut pas chercher à le comprendre ou l'expliquer et c'est ce que j'ai tenté de faire dans ce cours.